LE DEVOIR

Urbanisme

TEL-AVIV, LA VILLE BLANCHE

NITZA METZGER-SZMUK

Auteure et commissaire d'exposition, elle est la spécialiste de la «ville blanche»

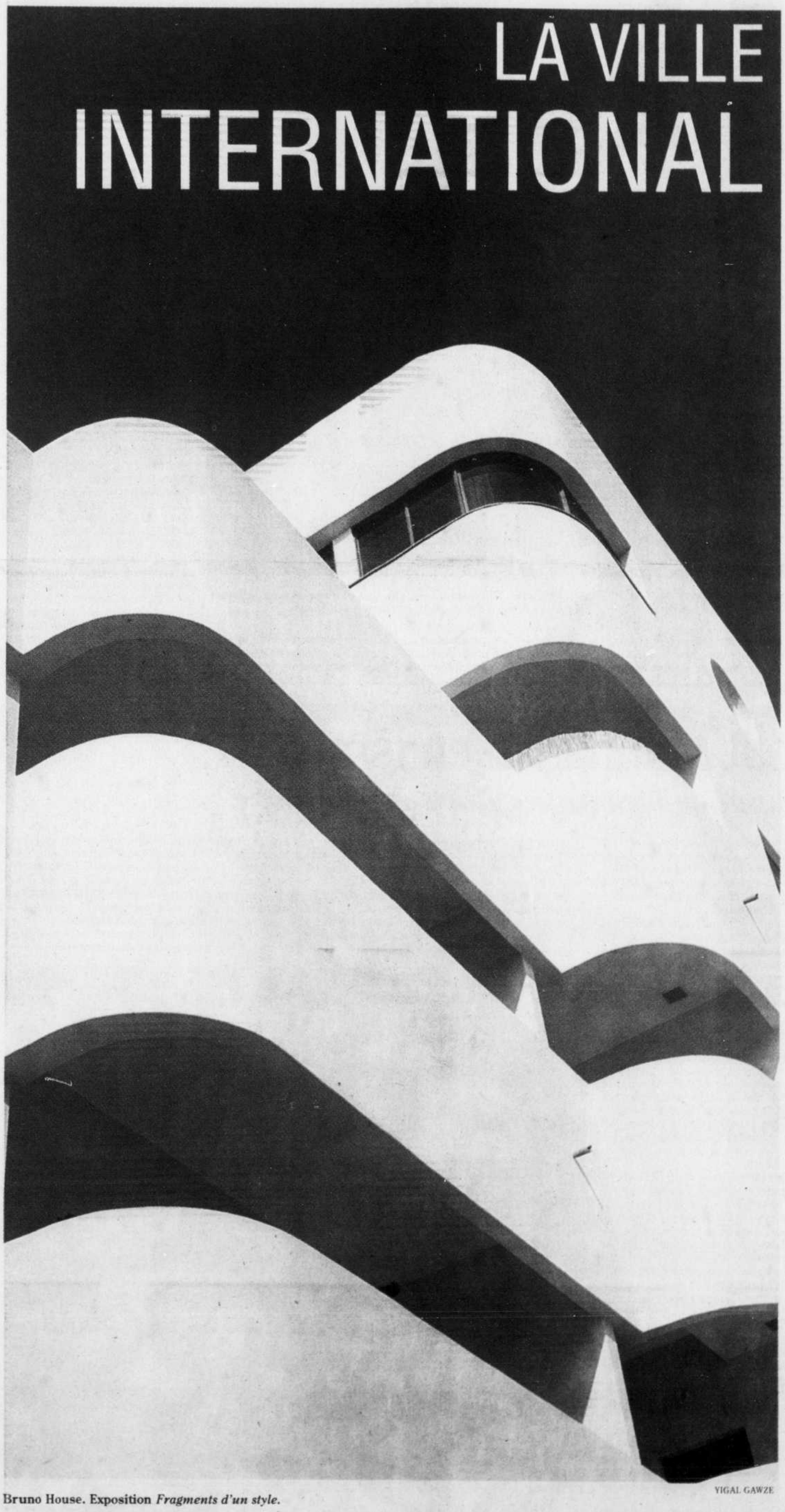
Page 3

MOSHE SAFDIE

«Je reste politiquement et socialement engagé dans mon métier d'architecte et d'urbaniste»

Page 5

LA VILLE DU STYLE INTERNATIONAL



YIGAL GAWZE

Bruno House. Exposition *Fragments d'un style.*

SOURCE UQAM

Rekanati House après restauration.

Leurs noms sont moins connus que ceux des Gropius, Le Corbusier, Van der Rohe ou Rietveld, mais les Kashdan, Shulman, Kongold et consorts sont les artistes dont les œuvres meublent le plus vaste environnement bâti selon les paramètres établis par ce qui est reconnu aujourd'hui comme étant le «style international».

Sur les bords de la Méditerranée, tout un quartier d'une ville a non seulement une unité stylistique, mais voit aussi ses rues tracées dans le cadre d'une planification urbaine. Tel-Aviv, dans ce secteur défini comme étant la «ville blanche», est née de la réalisation d'un rêve architectural.

La ville se construit en effet à compter des années 1920 selon un plan directeur, celui conçu et modifié durant plus de 15 ans par Patrick Geddes, un architecte d'origine écossaise, et les architectes qui reçoivent mandats et commandes ont tous été formés dans ses écoles et bureaux, dont la philosophie a un phare, cette école allemande qui a pour nom le Bauhaus.

Tradition et modernité

«Blanche» est dite la ville, car le recours au béton, cette matière brute prisée dans toutes les contrées méditerranéennes, aboutit à cette coloration quand la surface reçoit son traitement final. Quant aux formes, cubiques, elles ne détonnent pas dans cette région dont les premières constructions furent des *mastabas* (pyramides tronquées). Toutefois, leur courbe, comme dans un commentaire sur le tracé des rues, rompt souvent une ligne qui aurait été ici trop répétitive.

Sur près de 40 ans, ce seront ainsi des milliers de constructions qui auront été érigées dans un souci d'intégration visuelle et formelle. Dans les années 1980 toutefois, l'ensemble paraissait soumis à une lente disparition en raison de la dégradation des édifices (le béton «s'use», en effet, et certaines images du passé démontrent encore à quel point l'«unité d'habitation» érigée à Marseille par le maître lui-même, Le Corbusier, a eu pendant un certain temps triste figure).

Mais vint le contrecoup et, il y a 15 ans, un vaste programme de rénovation fut mis en application. Résultat: Tel-Aviv est devenue la deuxième ville moderne à être intégrée, en 2003, au patrimoine mondial, tel qu'établi par l'UNESCO.

Passé et futur

Montréal, on le sait, se cherche. Française, elle est le site de l'un des premiers établissements coloniaux du Nouveau Monde, dont le «Vieux» garde encore des traces. Anglaise, elle se situe à l'égal des Boston et New York, partageant même avec la métropole américaine l'honneur d'avoir un parc conçu par le même architecte. Canadienne, elle se présente en tant que métropole commerciale et financière, comme en témoignent les silos du port et la rue Saint-Jacques. Québécoise, elle est une ville bilingue et ouverte à une multiplicité culturelle. Mais elle souffre aussi, comme le démontre *a contrario* le nouveau Quartier international qui, par sa qualité architecturale, prouve que ce n'est pas le hasard ou l'inaction justifiés par les contraintes budgétaires qui donnent aux villes leur qualité. Deux ou trois festivals ne font pas une ville et tout «passé glorieux» a le défaut d'être «passé».

Aussi, quand s'ouvrira au Centre de design de l'UQAM l'exposition *Tel-Aviv, la ville blanche. Le mouvement d'architecture moderne*, il faudra aller la voir pour comprendre la manière dont les grands ensembles architecturaux prennent forme. Il faudra aussi aller écouter l'architecte Peera Goldman lorsqu'elle parlera au Pavillon de design de l'UQAM, le 14 septembre, de *«la mécanique du programme de rénovation: quel programme de rénovation la municipalité de Tel-Aviv a-t-elle mis en place? Comment s'organise ce programme dans un contexte de propriété privée?»*, pour comprendre la manière dont le pouvoir public doit jouer un rôle s'il a à cœur la conservation et la mise en valeur des quartiers hérités du passé. Par la suite, on verra si les panélistes ont raison de se rencontrer, toujours à l'UQAM, pour discourir le 6 octobre prochain de l'avenir de Montréal en tant que future ville du patrimoine mondial.

Vivre au présent

Toutefois, à entendre les Israéliens parler de leur métropole, il semble que les actions du passé ont une incidence directe sur la vie des citoyens qui sont, eux, les premiers bénéficiaires d'un habitat de qualité. Ainsi, malgré toutes les contraintes imposées par une situation politique difficile, Tel-Aviv vit. Intensément.

Aussi, l'héritage laissé par ceux qui, il y a 80 ans de cela, avaient déjà compris que la volonté politique doit s'allier au talent créatif, influence encore les actions présentes: les architectes et les designers en ce pays du Moyen-Orient croient toujours que la qualité, et non la seule recherche du profit, doit être le premier souci de qui pense l'avenir.

À Montréal et à ses dirigeants d'entendre ce que ces derniers racontent...

Normand Thériault

ISRAËL-QUÉBEC
Une longue amitié **Page 2**

ISRAËL
Un petit Manhattan **Page 2**
Tel-Aviv/Montréal **Page 3**
Architecture et design **Page 4**

À MONTRÉAL
Une exposition **Page 4**
Patrimoine mondial **Page 5**

Rencontre avec Marc Attali

Offrir aux Québécois une autre vision d'Israël

Montréal accueillait en 1949 le premier représentant politique nommé par le nouvel État au Canada

Les Québécois, comme beaucoup d'autres peuples, ont l'habitude de voir Israël seulement dans le cadre du conflit israélo-palestinien. Grâce à l'exposition *Le mouvement moderne à Tel-Aviv. Architecture de 1931 à 1960* qui sera présentée dès le 9 septembre au Centre de design de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), les Québécois pourront voir Israël sous un nouvel angle. C'est du moins ce que souhaite le consul général de l'État d'Israël à Montréal, Marc Attali.

MARTINE LETARTE

En regardant sa série de festivals, ses musées et sa littérature, il n'est pas surprenant, pour Marc Attali, qu'Israël ait choisi Montréal pour présenter cette exposition du Musée d'art de Tel-Aviv pour la première fois à l'extérieur de ses frontières. *«Montréal est une métropole culturelle très significative en Amérique du Nord, jouissant d'une réputation internationale»*, affirme-t-il.

Bien conscient que cette exposition fera le bonheur de l'importante communauté juive établie à Montréal, M. Attali souligne tout de même que cette exposition s'adresse à la grande population du Québec. *«Nous avons pensé, avec les gens du Centre de design de l'UQAM, que le fait de faire venir cette exposition à Montréal serait une belle initiative pour donner à l'ensemble des Québécois l'occasion de découvrir l'architecture israélienne.»*

Le patrimoine mondial de l'UNESCO en Israël

L'exposition a été organisée pour célébrer l'inscription de la «ville blanche» de Tel-Aviv au patrimoine mondial de l'UNESCO. Reflétant les principes de l'urbanisme organique moderne, la ville blanche a été construite selon le plan d'urbanisme de sir Patrick Geddes. Les bâtiments ont été conçus par des architectes immigrés en Israël après avoir été formés et avoir travaillé dans divers pays d'Europe.

Misant sur la fonctionnalité, l'absence d'ornements et l'utilisation de matériaux de base à l'état brut, le style Bauhaus, portant le nom de la célèbre école de design allemande, s'y est particulièrement développé. En inscrivant la ville blanche de Tel-Aviv dans le patrimoine mondial, l'UNESCO a reconnu officiellement ce lieu exceptionnel d'architecture du mouvement moderne.

Malgré sa superficie soixante fois plus petite environ que celle du Québec, Israël compte quatre autres sites inscrits au patrimoine mondial de l'UNESCO. *«Lorsqu'on parle d'Israël, on parle d'un patrimoine, d'une histoire et d'une culture qui remontent à 4000 ans. On parle de la terre de la Bible. On parle du berceau des trois religions monothéistes, soit le judaïsme, le christianisme et l'islam. C'est un point de référence très important»*, affirme M. Attali en expliquant cet intérêt.

La relation particulière entre le Québec et Israël

Ce n'est pas un hasard pour M. Attali si le premier représentant diplomatique d'Israël est entré en fonction à Montréal en 1949, tout de suite après l'acceptation d'Israël en tant que membre de l'Organisation des Nations unies. *«Lorsqu'on regarde les valeurs, on s'aperçoit que les deux sociétés ont beaucoup de similarités, que ce soit la démocratie, la liberté d'expression ou la liberté de presse. Nos visions sociales se rejoignent aussi lorsqu'il est question de l'accès à l'éducation et aux soins de santé, du système judiciaire et de l'immigration. Il ne faut pas oublier non plus qu'en Israël, il y a une communauté assez importante de francophones provenant de la France et de l'Afrique du Nord»*, remarque-t-il.

En 1997, le gouvernement du Québec a même signé, avec le gouvernement de l'Etat d'Israël, une entente dans les domaines scientifique et technologique, de la culture et de l'éducation. *«L'entente a permis d'officialiser, de formaliser et d'encourager la collaboration de nos deux sociétés par le soutien des deux gouvernements»*, précise M. Attali qui souhaite que les relations entre le Québec et Israël soient encore plus productives pour le bien-être des deux sociétés.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le consul général de l'État d'Israël à Montréal, Marc Attali, rappelle que «lorsqu'on parle d'Israël, on parle d'un patrimoine, d'une histoire et d'une culture qui remontent à 4000 ans».

Il y a deux ans, le musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Pointe-à-Callière, a présenté grâce à cette entente une exposition de pièces uniques, dont des fragments de manuscrits trouvés en 1947 dans les grottes de Qumrân, près de la mer Morte. Ces artefacts datant de 1200 avant notre ère au VIIe siècle de celle-ci révèlent des détails de la vie quotidienne de l'époque, de la religion, de la musique, du développement de l'écriture, du régime alimentaire, des échanges et de la situation des femmes et des enfants. Ces pièces, représentant l'une des plus importantes découvertes archéologiques du XXe siècle, provenaient des collections du Musée d'Israël et de l'Israel Antiquities Authority. La fructueuse collaboration entre Québec et Israël a ainsi permis la présentation de cet événement incomparable en Amérique du Nord.

Voir Israël d'un nouvel œil

Partout dans le monde, les médias diffusent, année après année, des nouvelles du conflit israélo-palestinien. *«Les gens ont l'habitude de voir Israël à travers l'objectif des caméras, sans voir ce qui se passe autour. On a tendance à se concentrer sur la dimension plutôt politique du pays, mais je crois que c'est important aussi de donner au public une perspective beaucoup plus large de ce qu'est Israël»*, affirme M. Attali, qui croit qu'il y a un manque d'information à propos d'Israël à Montréal malgré l'ouverture de la population.

L'exposition qui sera présentée à l'UQAM n'est donc pas qu'une question de design pour M. Attali. *«Au-delà de l'intérêt de connaître l'architecture d'Israël, il y a l'intérêt de connaître un Israël différent de celui qu'on voit quotidiennement dans les médias. Pendant un mois, on parlera d'Israël à travers son architecture»*, se réjouit-il.

Le vernissage de l'exposition *Le mouvement moderne à Tel-Aviv. Architecture de 1931 à 1960* aura lieu le jeudi 8 septembre à 18h au Centre de design de l'UQAM en présence du maire de Tel-Aviv–Jaffa, Ron Huldai, du consul général de l'Etat d'Israël à Montréal, Marc Attali, et du vice-recteur aux affaires publiques et au développement de l'UQAM, Pierre Parent.

Collaboratrice du Devoir

CULTURE

Un petit Manhattan en Israël

«L'américanisation menace la culture israélienne»

Tel-Aviv a un surnom: la ville sans entracte. Selon le journaliste et ancien conseiller israélien à Paris, Emmanuel Halperin, ce surnom représente justement ce qu'est la vie culturelle de la métropole. «Contrairement à Jérusalem qui est un petit peu sérieuse et assoupie, Tel-Aviv est une ville en perpétuel mouvement. C'est la "movida". Sur le plan culturel, il se passe toujours quelque chose. C'est une ville "en jet continu". Toutes proportions gardées, il y a un peu l'ambiance d'un petit Manhattan. C'est électrique.»

ULYSSE BERGERON

Depuis sa création en 1909, sous un Empire ottoman en perte de puissance, Tel-Aviv a déployé une armada d'infrastructures à vocation culturelle qui fait d'elle le centre culturel du pays. On y dénombre entre autres deux universités, un musée d'art, un opéra ainsi que plusieurs théâtres. *«Juste pour dire, il y a cinq théâtres de répertoire qui proposent des pièces tout au long de l'année, saison estivale comprise.»*

Le bouillonnement culturel de cette ville laïque serait d'une intensité remarquable, voire dans une mouvance continue. Les créateurs de tout acabit, la vie nocturne qui fait le pont entre le crépuscule et l'aube, l'art sous toutes ses formes et les institutions scolaires soulèvent cette ville d'environ 1,5 million d'habitants ainsi que la région environnante. Emmanuel Halperin note que la ville *«est alimentée par tous ceux qui y font un tour. Ils sont nombreux à ne pas demeurer sur son territoire, mais à la fréquenter»*.

Il n'en reste pas moins que Tel-Aviv pourrait facilement être perçue comme le miroir d'une tendance plus globale, celle d'Israël, une culture *«en cours d'évolution»*, note l'ancien conseiller. Et c'est sous cet angle qu'il faut l'observer.

«On ne peut pas parler de la culture israélienne comme on peut parler, par exemple, de la culture française, car on ne peut pas encore la définir d'une manière précise. Elle est en cours d'évolution. Ce n'est pas tant une culture israélienne qu'une vie culturelle intense, multiforme, variée et tous azimuts. C'est ce qui est intéressant et particulier», affirme M. Halperin.

Cosmopolitisme

L'ambiance culturelle qui prévaut sur l'ensemble du territoire israélien est donc ancrée, précise M. Halperin, dans un *«cosmopolitisme évident»*. Etant donné les nombreuses origines des Israéliens, les influences proviennent des quatre coins du monde. *«Il y a des influences européennes, mais aussi américaines à cause de la "globalisation". Les influences orientales sont, quant à elles, dues à deux facteurs: une partie des Juifs israéliens sont originaires de pays arabes alors il est clair que, malgré le conflit, nous ne pouvons être imperméables à l'influence de notre environnement.»*

Et justement, malgré le conflit, quel est l'apport arabe? Sur ce point, M. Halperin avoue que l'arabité se fait discrète. Le contexte politique qui prévaut depuis 1967 a ses impacts. *«Il y a une sorte de barrière artificielle. Il n'y pas vraiment de point de contact»*, ajoutant par ailleurs que les Israéliens apprécient la musique et la gastronomie arabes, particulièrement la cuisine libanaise.

Selon le journaliste, la présence d'une multitude de langues offre une ouverture sur le monde. Prenant pour exemple le domaine de l'édition, il rapporte que les nombreux dialectes permettent un accès à des ouvrages peu connus et peu diffusés ailleurs. *«Il n'y a pas beaucoup de pays au monde où l'on peut, par exemple, trouver des gens qui traduisent la littérature albanaise ou ouzbèque.»* Dans le cas de Tel-Aviv, l'influence culturelle proviendrait surtout de l'Europe, principal lieu d'origine de sa population depuis la création du pays en 1948.

La difficulté culturelle qui, sous plusieurs aspects, peut donner l'impression d'une dislocation culturelle, trouve en fait sa cohésion, son point d'attache, dans l'hébreu, sa principale langue de diffusion. *«L'hébreu a retrouvé sa place en tant que langue de culture, langue véhiculaire et de civilisation. Elle est absolument omniprésente et dominante. Et ça, c'est à la fois la grande réussite culturelle d'Israël et la grande réussite de la société israélienne.»*

Une caractéristique d'autant plus importante qu'elle est surprenante. M. Halperin rappelle que le père même du sionisme, Théodore Herzl, pourtant un utopiste, n'imaginait pas que l'hébreu puisse un jour être la langue officielle du futur Etat juif. *«La principale caractéristique de cette culture est d'être hébraïque. C'est sans exemple dans l'histoire de l'humanité. Il n'y a pas d'autre civilisation qui ait retrouvé une langue qui n'était plus pratiquée»*, ajoute-t-il.

Néfaste mondialisation

Malgré tout, la culture américaine est en train de changer la donne. Les effets de la mondialisation, laquelle prend surtout la forme d'une américanisation, se font de plus en plus sentir en Israël et à Tel-Aviv. Une situation que déplore l'ancien conseiller: *«Il y a une forte tendance à l'américanisation, malheureusement...»*

Le contexte politique international actuel y serait pour quelque chose. L'antiaméricanisme patent des Européens aurait, croit le journaliste, des impacts sur Israël, considéré comme l'allié stratégique proche-oriental de la puissance américaine. *«Ici, plusieurs ont l'impression que l'Europe leur tourne le dos et que leur seul véritable allié reste les États-Unis. Cela a pour effet que la culture d'ici s'inspire maintenant davantage de celle de l'Amérique.»*

Un triste constat, juge M. Halperin, qui maintient que les Israéliens, en raison de leur position géographique et de leurs origines, sont *«beaucoup plus près»* du continent européen. Culturellement parlant, cette américanisation serait *«nocive»* en raison de l'uniformisation culturelle qu'elle entraîne inévitablement. L'ancien conseiller ne mâche pas ses mots: *«L'américanisation menace la culture israélienne; Tel-Aviv en est un exemple. Il s'agit d'un appauvrissement parce que cela signifie la perte, la dégradation de son cosmopolitisme qui, comme je le mentionnais plus tôt, est sa véritable force.»*

Collaborateur du Devoir

ZOLTAN KLUGER

Le rond-point Dizengoff à Tel-Aviv et ses alentours – vue aérienne des années 1950.

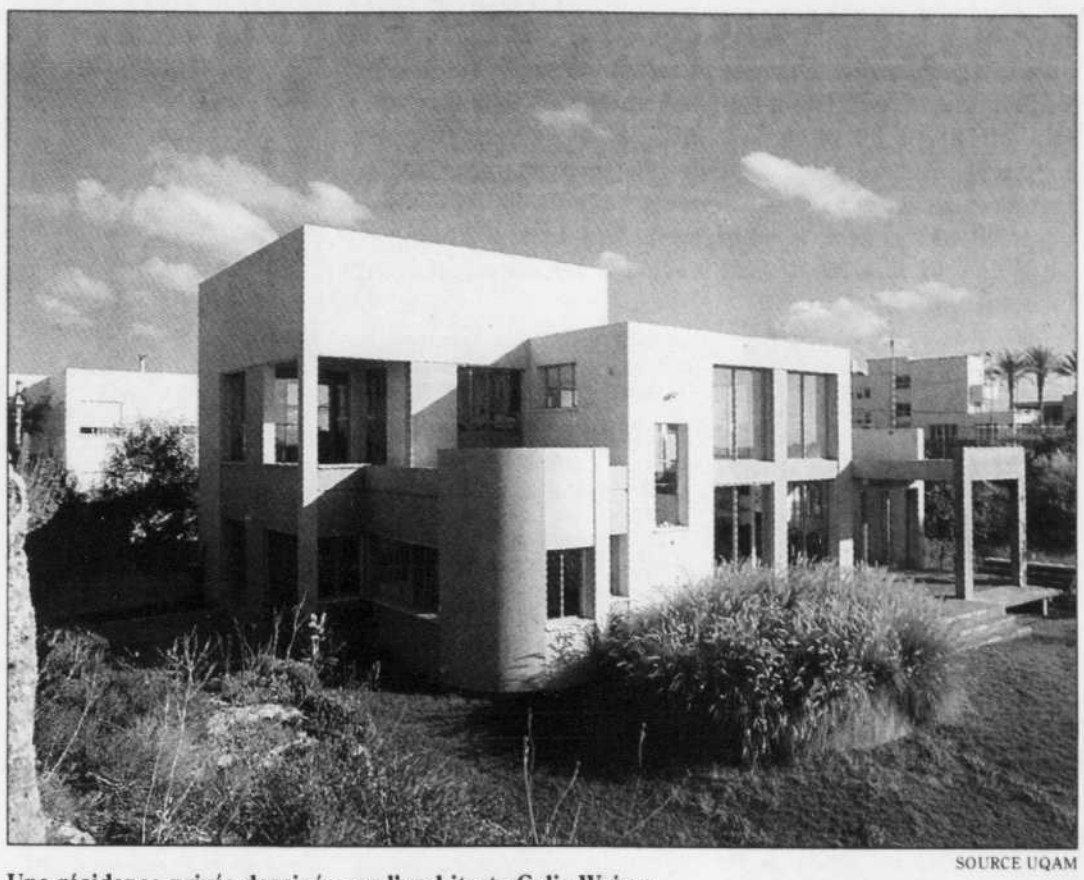
Tel-Aviv, la ville blanche

Un monument de la culture moderne

La ville aux 1000 édifices classés

La texture urbaine de Tel-Aviv est faite d'un agencement de quelque 4000 édifices construits entre 1931 et 1948 dans le premier style international, et de quelque 300 édifices construits entre 1948 et 1960 dans le style moderne d'après-guerre. Ces édifices sont concentrés principalement dans le cœur de la ville historique, qui constitue aussi le centre-ville de la métropole actuelle.

NITZA METZGER-SZMUK



SOURCE UQAM

Une résidence privée dessinée par l'architecte Galia Weiser.

La partie centrale et la partie nord de la ville historique de Tel-Aviv ont été construites selon le plan de Sir Patrick Geddes. Le célèbre urbaniste écossais en a reçu la commande en 1925 du maire de Tel-Aviv, Meir Dizengoff. Les principes du plan proposé ont été adoptés en 1927 et ils sont entrés en vigueur en 1938. Le plan, exécuté avec des changements mineurs, est le seul projet réalisé de l'urbaniste. Ses autres projets ne l'ont jamais été — ni ceux pour Chypre et pour l'Inde, ni même ceux pour Jérusalem et Haïfa.

Quelque 1000 édifices représentant l'âge d'or du développement urbain et de l'architecture ont été classés.

Reconnaissance mondiale

En 2003, la «ville blanche de Tel-Aviv» a été déclarée patrimoine mondial par l'UNESCO. Les raisons de cette déclaration reposent sur les attendus suivants:

- Le site présente la plus grande concentration d'édifices de style international du monde.
- Son étendue est importante et son style homogène.
- Placé au centre de la métropole, ce site jouit d'une visibilité maximale alors que, dans d'autres pays, les ensembles urbains de style international sont situés à la périphérie. Plus difficiles d'accès, ils sont donc connus de manière plus confidentielle.
- La ville est un carrefour des tendances du mouvement moderne. Les architectes qui ont immigré en Israël et ceux qui sont partis d'Israël pour se former en Europe ont reçu l'enseignement des diverses avant-gardes européennes — certains d'entre eux ont fait leur apprentissage dans les agences phares du mouvement moderne. Réexaminant le savoir, les idées et les principes importés d'ailleurs à la lumière de la culture et du climat locaux, ces architectes ont dégagé une synthèse génératrice de formes nouvelles qui a créé un langage architectural d'une richesse et d'une diversité inégalées par d'autres ensembles modernes à travers le monde.
- Du point de vue de l'histoire de l'architecture au XXe siècle, la conjugaison du plan moderne de Geddes et de l'architecture moderne accentue le caractère moderne de Tel-Aviv et son intégrité.

Europe et Moyen-Orient

Les origines de l'architecture moderne à Tel-Aviv remontent à la fin des années 1920.

La crise économique que le pays traverse de 1926 à 1928, crise qui met fin à l'immigration et au *boom* de la construction et installe le chômage dans les métiers du bâtiment, incite les jeunes faisant partie de la troisième et de la quatrième vague d'immigration à poursuivre des études en Europe. Ils étudient au Bauhaus en Allemagne, aux instituts de Gand et de Bruxelles en Belgique, à Paris et à Caen en France où ils subissent l'influence des idées de Le Corbusier, à Vienne en Autriche, ainsi qu'aux universités de Rome, Venise et Naples en Italie.

Certains d'entre eux restent travailler dans les bureaux de Erich Mendelsohn et de Hannes Meyer à Berlin ou dans celui de Le Corbusier à Paris.

Revenant au pays au début des années 1930 imprégnés de l'idée que l'architecture peut agir sur l'ordre social, ils aspirent à la création d'un monde nouveau dans lequel naîtra une société libre, laïque et socialiste. Les principes du Mouvement moderne, porte-étendard d'une architecture simple et dépouillée, leur apportent la solution qui correspond aux besoins de la communauté juive d'Israël: construire rapidement et à bon prix des habitations pour une société naissante.

Le modernisme devient donc la norme selon laquelle est transformée l'allure de la ville nouvelle émergée des dunes le long de la côte méditerranéenne.

Solutions locales

La diversité des formations des architectes est un des principaux facteurs contribuant à la richesse du langage architectural local, richesse qui provient de la fusion d'inspirations de sources diverses avec des éléments appartenant à la tradition moyen-orientale de la maçonnerie et de solutions simples aux impératifs climatiques. Ainsi, les grandes surfaces vitrées du modernisme européen, qui ne permettent pas de contrôler la forte lumière et l'oppressante chaleur, disparaissent lors du déménagement à Tel-Aviv, ne laissant qu'une petite trace dans la fenestration (en forme de thermomètre) des cages d'escalier.

Les longues fenêtres en bande sont remplacées par de longs balcons en retrait munis de dispositifs d'ombre tels que des auvents et des garde-corps de béton, des fentes de ventilation, etc. Des solutions sont aussi empruntées à la tradition moyenne-orientale et méditerranéenne: cours, ouvertures zénithales de ventilation circulaires ou rectangulaires, arcades et *moucharabiehs* (portions de murs ou balustrades ajourés permettant de ventiler les espaces situés derrière eux et de regarder au dehors tout en assurant l'intimité).

L'adaptation des influences européennes aux conditions climatiques locales et à la tradition du travail de la maçonnerie a créé un riche langage vernaculaire qui s'exprime par un relief accidenté des volumes obtenu au moyen d'avancées et de retraits par rapport à l'aplomb du mur ainsi que par le dialogue ludique des balcons aux formes multiples. La forte tridimensionnalité, les qualités expressives de la ligne courbe ainsi que la coulée des lignes horizontales donnent lieu à un jeu d'ombre et de lumière qui est un des traits distinctifs de l'architecture de Tel-Aviv.

L'utilisation du plâtre blanc et lisse accentue la beauté des édifices qui se dressent au soleil, d'où le nom de «ville blanche» qui renvoie à une architecture pure, nette, propre et libre de faux ornements.

Une ville renaît

Dans les années 1960, la ville blanche commence à se délabrer. Le manque d'entretien et la course pour fermer les balcons provoquent un vieillissement et un enlaidissement accélérés du centre-ville. Les jeunes l'abandonnent vite pour déménager dans les banlieues. Au début des années 1980, un petit groupe de personnalités du monde de la culture commence à attirer l'attention du public sur l'importance de cet héritage architectural.

Au début des années 1990, la municipalité de Tel-Aviv forme une équipe qui effectue un relevé rigoureux des édifices et dresse un plan de conservation. Parallèlement, on assiste à un retour au centre-ville et quelque 300 immeubles classés sont rénovés.

Le travail réalisé par l'équipe de conservation et l'appui qu'elle reçoit des historiens, des artistes et des personnalités du monde de la culture conduisent la municipalité à soumettre la candidature de la ville à l'UNESCO.

Tel-Aviv est la deuxième ville moderne, après Brasilia, à faire partie désormais de la liste des 56 villes déclarées patrimoine mondial par l'UNESCO. Cette déclaration compensera peut-être des années de négligence, confortera son caractère de métropole unique et fera d'elle un lieu de pèlerinage pour les amateurs de culture et d'architecture.

Nitza Metzger-Szmuk est architecte et commissaire de l'exposition «Tel-Aviv, la ville blanche».

ÉDITION

Une ville mise en pages

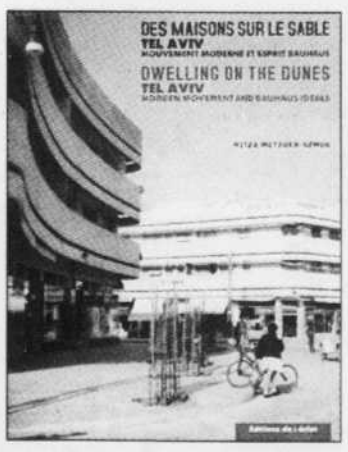
Initiation au style international

NORMAND THÉRIAULT

Si l'image traditionnelle que nous avons d'une implantation humaine dans un paysage sis au Moyen-Orient est celle d'un site temporaire jeté dans un oasis, parlant de Tel-Aviv, nous pourrions dire qu'il s'agit là d'un oasis en béton implanté en bordure de la Méditerranée.

À l'exemple de Brasilia, l'autre ville moderne citée au patrimoine mondial de l'Unesco, Tel-Aviv est née à la suite de la mise sur papier d'un plan général d'implantation, établi d'abord par Patrick Geddes dès 1925 et modifié pendant plus d'une décennie. Tout urbanisme ne prend toutefois vie que dans la mesure où le construit et l'humain réussissent leur cohabitation. À Tel-Aviv, cela est le cas et l'aventure architecturale qui s'est poursuivie sur trois décennies est une réussite exemplaire.

Pour ériger la nouvelle ville, des architectes formés à la célèbre école du Bauhaus ou travaillant en étroite relation avec les tenants de ce qui, en architecture, fut plus tard



classé sous l'appellation «style international», débarquèrent dans le nouvel État naissant. Ils eurent là toute latitude pour construire d'après des normes avant-gardistes qu'une Allemagne nazie rejetait, elle, dès 1933.

Ces architectes sont au nombre de 23 à figurer avec plein statut dans l'ouvrage que consacre Nitza Metzger-Szmuk au mouvement moderne tel qu'il a pris forme dans cette ville méditerranéenne. *Des maisons sur le sable. Tel-Aviv, mouvement moderne et esprit Bauhaus* est un ouvrage monumental, classique de facture, qui documente à l'aide d'illustrations multiples et sur plus de 400 pages ces constructions qui parent toujours la métropole israélienne.

À tourner les pages, on découvre qu'une formule simple, à savoir du béton, des jardins, un jeu de cubes assemblés dans l'espace, ce qu'était en somme le projet d'un Le Corbusier, suffit pour donner un espace urbain et humain. Il n'y a point là place pour l'ornementation et toutes ces surcharges stylistiques qui s'imposent quand l'architecture est soumise à un projet symboliste.

Ainsi, le livre de Metzger-Szmuk est un outil parfait pour qui veut découvrir le potentiel réel de ce projet qui eut un jour une école, le Bauhaus, et des maîtres, dont les noms les plus connus sont Le Corbusier, Gropius et Van der Rohe. L'ouvrage met toutefois en vedette des Kashdan, Karmi et autres Averbouch, dont souvent les œuvres n'ont pas fait l'objet de publications spectaculaires. Aussi, le texte permet de comprendre à quel point, au-delà du style, cette architecture avait l'ambition de mettre en espace, pour reprendre le mot du célèbre architecte français, une ville qui soit *«une machine à habiter»*, tout en enlevant à l'expression sa connotation péjorative.

DES MAISONS SUR LE SABLE

TEL-AVIV, MOUVEMENT MODERNE ET ESPRIT BAUHAUS

Nitza Metzger-Szmuk
Traduit de l'hébreu
par Véra Pinto-Lasry (français)
et Vivianne Barsky (anglais)
Paris/Tel-Aviv, Éditions de l'éclat,
2004, 447 pages

Montréal et Tel-Aviv

Similitudes

Canadiens et Israéliens me demandent souvent quelle est la ville que je préfère: ma ville natale, Montréal, ou Tel-Aviv, ville où je réside et travaille? La réponse est simple, je les adore à part égale. En fait, les deux villes présentent de nombreux points communs, plus qu'on ne l'imagine.

NATALIE AMAR

Une extrême joie de vivre et une ambiance festive sont les impressions qui caractérisent aussi bien Montréal que Tel-Aviv. Que ce soit le Vieux-Port de Montréal ou le port de Tel-Aviv, les lacs canadiens ou les plages de la Méditerranée, les terrasses des cafés et des restaurants, les grandes avenues, les rues piétonnes, ces lieux sont toujours bondés de monde, tant le jour que la nuit.

Alors que Jérusalem est le centre spirituel et religieux du pays, Tel-Aviv, ville moderne et cosmopolite, à majorité laïque, est le centre culturel, économique et industriel d'Israël. Il me semble que, d'une semaine à l'autre, le paysage urbain de la ville est modifié par l'apparition de nouveaux gratte-ciel. L'architecture de ces nouvelles constructions donne à la métropole un air créatif et futuriste. En parallèle, «la ville blanche de Tel-Aviv», un exemple remarquable d'architecture des villes nouvelles du début du XXe siècle, est inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO. La juxtaposition de l'ultramoderne aux côtés de l'ancien reflète bien l'état d'esprit de la ville et du pays tout entier.

Dans le cadre de mon travail à l'ambassade du Canada, je suis inondée de demandes d'organisateurs d'événements culturels à Tel-Aviv. Les festivals (festival du film documentaire, festival pour la jeunesse, festival de jazz et blues), les musées, les théâtres, l'opéra, les centres de danse (moderne, folklorique, classique), tous sollicitent une participation canadienne à leurs événements internationaux. Nous avons même eu une demande d'aide de la part d'une boîte de nuit branchée pour faire venir un *disc-jockey* canadien pour une soirée!

Mises à part les similitudes sur le plan culturel, Tel-Aviv me rappelle aussi Montréal par sa diversité démographique et son multiculturalisme, qui est une réalité quotidienne et un élément fondamental de l'identité israélienne collective. Le quartier de Jaffa, en bord de mer au sud de la ville, reflète le mieux la diversité ethnoculturelle de Tel-Aviv. Dans ses ruelles pittoresques et ses promenades romantiques, les minarets, le Vieux-Port, le marché aux puces et les galeries d'art, on voit toutes sortes de gens. Juifs et Arabes se côtoient. On entend parler l'hébreu, l'arabe, le russe, le français, l'anglais. À la grande boulangerie ouverte sur la rue, une des meilleures de la métropole, les voitures stationnent en double file, à l'instar de ce que j'ai bien connu à Montréal!

Tel-Aviv est peut être surnommée «la ville blanche», mais ce n'est pas pour la neige — l'hiver me manque toujours! Néanmoins, les activités ne manquent pas dans cette ville qui ne dort jamais, et je profite du soleil toute l'année. Tel-Aviv et ses habitants bougent sans cesse. Si la température s'élève trop, on peut toujours se donner rendez-vous sur la plage au coucher du soleil, à l'un des cours de méditation.

L'auteure est attachée culturelle à l'ambassade du Canada à Tel-Aviv, en Israël.

Dida Berku
Conseillère, Ville de Montréal
Côte Saint-Luc–Hampstead–Montréal-Ouest
Membre du *Canadian Committee for the Tel Aviv Foundation*

Bravo pour les liens qui unissent Tel Aviv et Montréal

Présent activement au Canada depuis 130 ans, ***B'nai Brith*** est l'un des plus importants organismes juifs de défense des droits de la personne et de services à la communauté. Votre soutien est vital à notre cause. Pour nous rejoindre, prière de contacter le (514)733-5377 ou visitez notre site web au

www.bnaibrith.ca

Un programme unique au Québec

D.E.S.S. en Connaissance et sauvegarde de l'architecture moderne

Pour les professionnels et les diplômés de premier cycle universitaire dans un champ d'études ou de pratique lié au design, à l'architecture, à l'urbanisme, à l'histoire de l'art, au bâtiment ou au patrimoine.

Renseignements :
France Vanlaethem, directrice
Diplôme d'études supérieures spécialisées
École de design
(514) 987-3000, poste 3929
vanlaethem.francine@uqam.ca
www.unites.uqam.ca/design

UQÀM
Prenez position

ARCHITECTURE

Bâtir un pays

Un architecte israélien témoigne

«Désengagement»: c'est peut-être le terme qui décrit le mieux l'architecture israélienne. Si nous considérons que l'architecture est la plus tangible des activités sociales; si nous acceptons que les événements politiques actuels ne soient qu'un autre aspect de notre société multiconflictuelle — laïcs contre religieux, sociaux-démocrates contre nationalistes, humanistes contre réalistes, machistes contre féministes, optimistes contre pessimistes et, surtout, islam contre judaïsme; si nous ajoutons à cette «ouverture au pluralisme» le fait d'un retour assez mal accueilli après 2000 ans d'exil, il n'est pas étonnant que l'architecture israélienne lutte depuis un siècle pour son identité.

AMI RAN

Faisant tout de même partie de ce monde, nous avons expérimenté toutes les solutions «décennales» proposées par les courants mondiaux de la pensée architecturale. Comme tout le monde, nous avons épousé l'esprit romantique et nous nous sommes consacrés à l'embellissement de nos réalisations au moyen de symboles (dans notre cas, nous avons donné un accent «oriental» à tout ce que nous avons touché). Stupidement, nous avons cru à cette sottise qui veut que les codes internationaux puissent résoudre des problèmes locaux. Comme vous, avec indifférence (ou, plutôt, de façon lamentable), nous sommes revenus de cette solution «économique» voulant que tout ce qui appartient au passé puisse et doive être démoli au nom d'un avenir «brutaliste». Puis, nous avons tenté, malheureusement et de la pire façon possible, de conserver toutes les idées les plus erronées. Et, pour compléter la liste, comme vous, nous avons «cité» aveuglément les expressions diverses de la psyché de nos idoles contemporaines, bien qu'il faille admettre que certaines d'entre elles ont du talent.

Mais, comme disait ma grand-mère, à quelque chose malheur est bon. En outre, comme toute personne mariée le sait, le conflit est la condition indispensable de tout changement et de toute évolution. Et, en effet, nous avons changé et nous avons évolué. Aujourd'hui, je suis fier de pouvoir affirmer que le principal moteur de l'architecture israélienne n'est plus l'apparence, mais la morphologie. Je m'explique.

Envahir le territoire

À la différence de la majorité des architectes de ce monde, les architectes israéliens ont participé, de gré ou de force, à cinq «ateliers» uniques en leur genre. Le premier de ces ateliers avait lieu dans les territoires occupés et s'intitulait «Construisez autant que vous pouvez». En Israël, depuis la guerre des Six-Jours en 1967, la conception de l'espace et, par conséquent, les décisions architecturales étaient déterminées par la politique, et ce, surtout près des zones frontalières. Aujourd'hui, la plupart d'entre nous ont eu une prise de conscience mais, à l'époque, nous ne nous intéressions qu'à «nous», très peu — ou pas du tout — à «eux». Il en fut longtemps ainsi. De toute façon, depuis quand les architectes s'intéressent-ils à ce qu'il y a autour?

Le deuxième atelier s'intitulait «Projet rénovation». Cette entreprise nationale, héroïque et vertueuse parvint à rénover matériellement plus de 200 quartiers. Que le bouleversement social ainsi provoqué ait été justifié ou pas, il eut pour conséquence concrète d'amorcer chez les gens une prise de conscience de leur environnement.

Le troisième atelier en est la conséquence indirecte: sentant croître la possibilité d'une expression personnelle, les gens (et les architectes) ont commencé à croire en leur pouvoir de transformer la vie. Et c'est ainsi que les habitants des HLM, dans leurs 64 m², se sont mis à rêver d'une maison à eux. La réalisation de ce rêve a pris la forme calamiteuse du projet «Construisez votre propre maison», projet qui, depuis les années 1980, a rapidement avalé chaque terrain «libre». Et, cette fois-ci encore, sans oublier — Dieu nous en préserve — les territoires occupés. Comme vous l'avez déjà compris, l'effet sur l'espace n'a pas été agréable du tout: les monstruosités architecturales qui ont vu le jour témoignaient avant tout d'un manque de sens de l'espace qui s'exprimait par tous les moyens disponibles autres que la bonne architecture, pour ne rien dire du bon goût.

SOURCE UQAM

La promenade du bord de mer à Nataniya par Nethanel ben Yizhak.

Cependant, la société israélienne n'est pas aussi inconsciente que ça. Lentement mais sûrement, nous nous sommes rendu compte de la folie de cette entreprise. Nous avons compris (pas tout le monde) que si nous continuions à construire partout des habitations, il n'y aurait plus d'espace habitable. Ceci a donné lieu au quatrième «atelier». Il ne sera certainement pas le dernier de son genre car il s'intitule «La densité croissante». J'admets que traîner un problème depuis 80 ans, c'est long, mais cela ne veut pas dire que le problème soit caduc. Je voyage parfois à l'étranger et je suis bien conscient du fait que des architectes d'autres pays participent aussi à ce genre d'«atelier». Toutefois, il n'est pas donné à tout pays de devoir faire face à la réalité d'un «désengagement» qui, maintenant, pour nous, signifie en clair construire le plus possible dans le plus petit espace possible.

S'ouvrir à «eux»

Nous voilà donc arrivés au plus récent des «ateliers», le cinquième. Cet «atelier» est, à mes yeux, le plus important, car le moment est venu où «nous» devons les prendre, «eux», en considération, sinon rien n'ira plus. Cela signifie que le majeur est aussi à l'écoute du mineur; que le fort est conscient du faible; qu'on a enfin compris, espérons-le, que l'architecture doit être moins impressionnante et plus expressive, moins prodigue et plus efficace, moins univoque et plus ouverte aux interprétations; qu'elle doit être surtout moins — moins désengagée, moins indifférente, moins prédatrice, moins égocentrique.

Diplômés de ce long cursus d'études, les architectes en Israël ont à présent une expérience riche, du talent, et la compétence nécessaire pour créer une architecture efficace et intelligente. Puisque le privilège m'en a été accordé, je suis fier d'être en mesure d'agrémenter cet article de quelques projets: le nouveau musée Yad Vachem à Jérusalem, par Moshe Safdie; deux résidences privées, l'une par Sinan Abdelkader et l'autre par Galia Weiser; un édifice universitaire par Ada Karmi-Melamede; la promenade du bord de mer à Nataniya par Nethanel ben Yizhak; et quatre immeubles commerciaux — un par l'agence Mann-Shinar, deux par Moshe Tzur, et un autre par Eli Atiya et David Azrieli.

***Ami Ran est architecte et rédacteur en chef de* Architecture of Israel, <www.aiqu.co.il>.**

URBANISME
TEL-AVIV
CE CAHIER SPÉCIAL
EST PUBLIÉ PAR LE DEVOIR
Responsable: NORMAND THÉRIAULT
LES TEXTES SIGNÉS AMI RAN, MEL BYARS ET NITZA METZGER-SZMUK ONT ÉTÉ TRADUITS DE L'ANGLAIS PAR MONICA HAIM.
ntheriault@ledevoir.ca
2050, rue de Bleury, 9e étage, Montréal (Québec) H3A 3M9.
Tél.: (514) 985-3333 redaction@ledevoir.com
FAIS CE QUE DOIS

Centre de design de l'UQAM

Une ville blanche arrive en ville

«Le fait d'amener cette exposition maintenant n'a rien d'innocent»

Centre commercial, financier et culturel d'Israël, Tel-Aviv est également, depuis 2004, sur la prestigieuse liste des villes faisant partie du patrimoine mondial de l'UNESCO. Après Brasilia, elle devient la seconde ville reconnue pour son architecture moderne. Le Centre de design de l'UQAM se penche sur le cas de la ville blanche lors de sa prochaine exposition, du 9 septembre au 9 octobre. Son directeur, Marc Choko, explique.

ULYSSE BERGERON

Les opportunités qu'offre cette exposition sont nombreuses. Le directeur du Centre de design de l'UQAM, Marc Choko, souligne qu'il s'agit tout d'abord de mettre en avant-plan la nomination de Tel-Aviv en tant que ville faisant partie du patrimoine mondial pour son architecture moderne, mais également de rendre accessibles les caractéristiques propres à l'architecture moderne.

«C'est une architecture caractérisée par la simplification des lignes, l'utilisation de matériaux simples et peu coûteux, la production en série et la préoccupation de l'environnement — non pas dans le sens écologique du terme, mais par l'utilisation de la lumière environnante, par exemple», explique-t-il. L'exposition qu'organise le Centre devrait refléter ces caractéristiques.

L'architecture moderne de Tel-Aviv est d'autant plus particulière qu'elle s'est constituée à partir d'initiatives des particuliers et du secteur privé. Une exception en soi car habituellement, note le directeur, cette architecture émane davantage du secteur public, particulièrement d'institutions étatiques. C'est du moins le cas dans de nombreux pays européens.

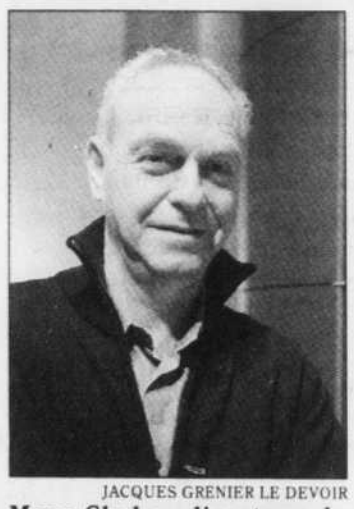
Autre caractéristique pour laquelle le Centre s'est intéressé à Tel-Aviv: l'architecture moderne de cette municipalité d'environ 1,5 million d'habitants est implantée au cœur même du centre-ville, contrairement aux installations modernes qui, généralement, se greffent en périphérie des grands centres en raison du peu d'espace restant pour ce type d'initiatives.

Initier une réflexion

Pour l'ensemble de ces raisons, le Centre de design s'est intéressé à l'exposition. Le principal promoteur et organisateur de l'événement se rappelle des efforts entrepris: *«C'est moi qui suis allé chercher cette exposition et l'autre exposition, celle de photographies; c'est moi qui ai créé la possibilité de monter une série de conférences.»*

Car le but n'est pas seulement d'exposer pour exposer. Débats et échanges d'idées graviteront autour de l'événement. Le Centre souhaite en faire un lieu de transmission de connaissances. C'est pour cette raison qu'il a mis sur pied, parallèlement, une exposition de photographies. Celle-ci est organisée en collaboration avec la galerie d'architecture Monopoli. L'artiste photographe Yigal Gawze y présentera une soixantaine de clichés sur la ville blanche dans une exposition intitulée *Fragments d'un style*. *«À travers ces photos, l'artiste traite des toitures, des textures, des balcons. Il s'agit d'un regard thématique sur cette architecture. Étant donné que Tel-Aviv est une ville très blanche et que le ciel est très bleu, cela crée une pureté des lignes vraiment particulière»*, expose-t-il.

Une série de conférences est également au menu. La commissaire de l'exposition, Nitza Szmuk, présentera, avant même le dévoilement de l'exposition, *«les réalisations d'architecture moderne à Tel-Aviv, à l'époque. Une présentation des principaux architectes et des concepts de base, ainsi que le mouvement d'architecture moderne et son application concrète»*. Pour sa part, l'architecte Peera Goldman parlera, le 14 septembre, de *«la mécanique du programme de rénovation: quel programme de rénovation la municipalité de Tel-Aviv a-t-elle mis en place? Comment s'organise ce programme dans un contexte de propriété privée?»*.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Marc Choko, directeur du Centre de design de l'UQAM.

Finalement, le 6 octobre prochain, une table ronde sera organisée. Il s'agira alors d'un *«débat et d'une présentation de la perspective du classement de Montréal dans les villes du patrimoine mondial»*. Les invités émaneront aussi bien de la scène municipale que nationale; il s'agira d'acteurs impliqués dans les démarches de classification patrimoniale.

Au-delà de l'architecture

Mais au-delà des considérations architecturales et artistiques, il s'agit d'une *«occasion privilégiée de rapprochement avec la communauté juive»* de la métropole. En ce sens, *«le fait d'amener cette exposition maintenant n'a rien d'innocent»*. Il s'agit ici d'une occasion que le Centre de design et l'UQAM ne veulent pas rater, d'autant plus qu'elle est hautement significative avec *«l'espoir de paix»* qui émane du retrait des colonies juives de la bande de Gaza.

D'ailleurs, lorsqu'on questionne M. Choko sur l'influence qu'ont pu avoir les enjeux sociopolitiques de la région sur le développement architectural de la ville proche-orientale, il répond: *«Tel-Aviv a toujours été loin du théâtre des affrontements. Ce facteur n'a donc pas directement influencé son architecture. Puis, il faut dire que Tel-Aviv est la grande ville laïque, au contraire de Jérusalem qui est le cœur religieux. Tel-Aviv n'est pas le lieu de prédilection des militants ou des extrémistes.»*

Le Centre n'en est pas à sa première exposition portant sur une ville ou une région du globe. Plus d'une centaine d'expositions provenant des quatre coins du monde ont été présentées depuis sa création en 1981. Au fil du temps, le Centre s'est penché sur l'architecture française, italienne, japonaise, hollandaise, etc. En janvier prochain, une exposition baptisée *Made in Africa* fera la lumière sur les courants de création de l'ensemble du continent africain. Et l'an prochain, le Centre accueillera une exposition sur la Flandre, région très créative en matière de design.

Toutes ces initiatives rejoignent donc la mission que s'est fixée le Centre lors de sa création: assurer la promotion et la reconnaissance des tendances actuelles et passées dans les différents secteurs du design et de l'architecture, que celui-ci soit de nature graphique, industrielle ou urbaine. *«Avant tout, on souhaite faire connaître et reconnaître le design et son importance dans notre société contemporaine, tant le design international que le design québécois»*, conclut le directeur.

Collaborateur du Devoir

DESIGN

Le pays des *readymade*

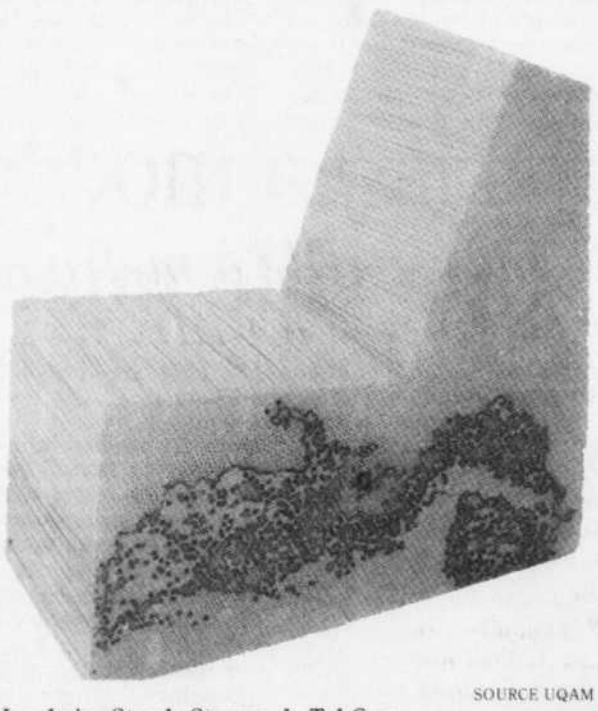
Inventer tout en rejetant la tradition judaïque

«Design». Ce mot qui, de nos jours, fait partie de toutes les langues ou presque, est un mot problématique, car il comporte nombre de significations. Si vous parlez, par exemple, de «design italien» à quiconque travaille dans le domaine du design, il présumera que vous vous référez aux meubles, aux luminaires, aux articles ménagers, à des bricoles diverses, bref à l'attirail de la vie quotidienne. La mode et le graphisme destinés à l'emballage sont aussi du «design», mais ce sont des disciplines fondamentalement différentes, et ni l'une ni l'autre n'est du design industriel.

MEL BYARS

À l'instar de l'État d'Israël lui-même, État unique et nouveau qui existe depuis moins de 60 ans, le langage du design savant actuel en Israël est unique et nouveau: il date de 10 ou 15 ans. À la différence des concepteurs du nouveau design français, les designers industriels israéliens n'ont pas eu besoin de se libérer d'une tradition centenaire. Il n'y a pas de tradition.

Les conditions locales d'isolement géographique et de faiblesse des revenus que nos designers considèrent comme des inconvénients et des entraves peuvent, en fait, être conçus comme un atout et une bénédiction. Bien que nombre de designers se sentent emprisonnés et désavantagés lorsqu'ils se comparent aux Européens, il n'en demeure pas moins qu'ils ont suivi l'enseignement de professeurs hautement compétents et sont diplômés d'une demi-douzaine d'écoles israéliennes qui sont les meilleures du monde. Si les étudiants des autres pays étaient au courant du niveau technique de l'équipement dont sont dotés les laboratoires de ces écoles, ils en seraient jaloux. Comme d'autres designers qui voudraient dessiner le monde, ceux d'Israël brûlent d'envie d'investir une énergie débordante dans la création d'articles de maison, mais leur désir est contrarié. L'obstacle qui se dresse devant eux, c'est le manque de fabricants d'objets de design savant ou, plus précisément, de fabricants cultivés.



SOURCE UQAM

La chaise Sturdy Straws, de Tal Gur.

Y a-t-il une différence entre ce manque et les conditions qui prévalaient au Canada il y a encore dix ans? Aucune. Les designers israéliens auraient intérêt à s'informer — non pour imiter, mais à titre d'exemple — de l'état actuel du design canadien et de l'essor qu'il a pris depuis dix ans. Heureusement pour les designers israéliens, ils peuvent remplir leur compte en banque en faisant du design industriel pur et dur et des emballages pour des industries de haute technologie et d'équipement médical florissantes. Cependant, cette branche du design est d'une nature bien différente de celle qui conçoit du mobilier de résidence et de bureau pour l'industrie du meuble, particulièrement nulle en Israël.

Mondialisation

Aujourd'hui, partout dans le monde, les traits caractéristiques des nations sont en voie de disparition rapide. Le triste et troublant évanouissement du bel arc-en-ciel formé par les diverses cultures peut être constaté dans le design. Regardez un ensemble de chaises conçues par des designers reconnus au Canada, en Grande-Bretagne, en Italie et en Turquie. Pour peu que cet ensemble ait été conçu pour bien se vendre sur le marché international, seriez-vous capable de déterminer la nationalité de chaque designer? Probablement pas, même si vous êtes un fin connaisseur. Car ces chaises, à l'instar des Big Mac et des BMW, sont conçues pour plaire à un client potentiel n'importe où sur la planète.

En vérité, on peut arguer que le meilleur design est celui où s'exprime une individualité. Malheureusement, on a fait croire au grand public que les produits les plus désirables sont ceux qui ont reçu l'*imprimatur* de la presse du design. Les médias nous disent ce qu'il nous faut; nous les croyons et nous achetons. Si le design israélien a une personnalité, et il en a encore une, c'est à la fois la conséquence de l'isolement du pays et de l'individualisme farouche et dogmatique de ses designers. Ce sont des durs.

En Israël, les *«readymade»* et les prototypes règnent. Bien qu'ils puissent paraître frivoles, les *readymade*, des objets nouveaux bricolés à partir de morceaux de produits hors d'usage auxquels on ajoute des éléments neufs, ont des racines historiques solides et profondes. Sans être nécessairement des prototypes, ils sont produits en quantité très restreinte. Un exemple de *readymade* serait la reconfiguration ingénieuse en fauteuil d'une poubelle de rue en plastique ou de disques de vinyle en appareils d'éclairage. D'autres objets, sans qu'ils soient des *readymade*, demeurent des prototypes à cause du manque déjà évoqué de fabricants de pointe. Et c'est ainsi que le prototype est à la fois le commencement et la fin.

Recours à l'humour

Autres caractéristiques du design israélien: l'humour, le rejet des traditions judaïques et du concept hellénique de beauté, l'adoption de technologies de pointe et de matériaux proposés par les industries du pays, le souci de la famille nucléaire, en particulier des enfants, l'appropriation d'éléments indigènes et la forte influence du mélange des cultures — celles de l'Europe de l'Est et de l'Ouest, de l'Amérique du Nord, des juifs orthodoxes, des Bédouins, des Druzes, des Arabes et, peut-être, bientôt celle des Thaïlandais. À la différence des beaux-arts, le design ne témoigne pas de préoccupations politiques. Il n'exprime ni le danger ni la guerre, du moins en apparence. Néanmoins, avant d'entamer sa formation de designer, chaque garçon et chaque fille est soldat entre l'âge de 18 et 20 ans. Les horreurs de la guerre, ils les ont connues et l'expérience s'est logée dans leur âme, mais rien de cela ne transparaît dans leur travail.

Malheureusement, le monde ne connaît Israël — comme le Canada, d'ailleurs — qu'à travers le journal télévisé des chaînes comme CNN, Fox et autres organes de presse sensationnalistes ou partisans. Il est très peu au courant du grand nombre de manifestations et d'expositions qui servent à une population, qui ne compte que sept millions d'habitants, un menu très varié de musique savante et populaire, de danse, de théâtre, d'arts visuels, de mode, de graphisme et de design.

Cette fausse image — indifférente aux faits — a été confirmée récemment par la réponse d'un éditeur britannique de livres de design auquel on proposait de publier un livre sur le nouveau design israélien: *«Je regrette, mais je ne suis pas intéressé à publier des* judaïca.*»* On eut beau lui expliquer longuement que le design israélien est très peu, voire pas du tout, une manifestation du judaïsme et que, en fait, la plupart des designers sont pratiquement agnostiques, rien ne put changer son parti pris.

Les images fausses l'emportent toujours sur la vérité: les Canadiens sont ennuyeux et simples d'esprit, le design israélien est provincial et imprégné de références religieuses… autant d'images fausses, mais qui prennent beaucoup de temps à changer.

Mel Byars est l'auteur de* The Design Encyclopedia *(New York, MOMA, 2004, 832 pages).

Une entrevue avec Moshe Safdie

L'homme d'Habitat 67 a grandi à Haïfa

«Je reste politiquement et socialement engagé dans mon métier d'architecte et d'urbaniste»

Tel-Aviv, la «ville blanche» construite dans les années 1930 à 1950, reflète les principes de l'urbanisme organique moderne. Les bâtiments, conçus par des architectes ayant étudié et exercé en Europe, deviennent le point de ralliement d'une culture qui s'épanouit dans cet ensemble exceptionnel de l'architecture moderne. Moshe Safdie, le plus célèbre des architectes israélo-canadiens, s'est imprégné de ce milieu qui reste à ce jour une grande source d'inspiration pour ses projet.

EMMANUELLE VIEIRA

Moshe Safdie, vous avez grandi en Israël avec le modernisme. Quelle influence cela a-t-il eu sur votre travail et sur votre vie?

Une influence énorme! Je suis né et j'ai vécu toute mon enfance sur les collines de Haïfa en Israël, une ville semblable à Tel-Aviv en ce sens qu'elle regorge aussi de joyaux de l'architecture moderne. D'ailleurs, je vivais dans un appartement des années 1930, et mon immeuble ressemble beaucoup aux édifices que l'on retrouve sur les photos de l'exposition.

Lorsque j'ai émigré au Canada à l'âge de 15 ans, j'avais deux styles d'architecture en tête: l'architecture Bauhaus blanche et sa vision très européenne du monde, et l'architecture vernaculaire des villages arabes tout autour de Haïfa, une vision de la ville parfaitement intégrée au paysage. Toute ma carrière et toute ma vie reposent sur l'assimilation de ces deux architectures et de ces deux cultures. Sans mon enfance à Haïfa, Habitat 67 n'aurait sans doute jamais vu le jour, car c'est l'intégration du modernisme et du vernaculaire qui a donné ce projet.

Projet où on a l'impression de voir chaque cube émerger d'une colline imaginaire, comme à Haïfa, une dynamique qui instaure un dialogue intéressant et très vivant avec le mont Royal et avec la ville...

Oui, en effet. En ce sens, ce projet est ma première œuvre et c'est ma vision du modernisme «révisé». Je suis issu du modernisme et j'adhère à sa vision engagée de la société. Au tout début, le mouvement proposait un nouveau mode d'habitation et d'urbanité basé sur l'accessibilité et l'équité, c'était un mouvement très optimiste. Mais par la suite, avec l'instauration du «style international» qui prônait l'épuration à l'extrême des volumes et des matériaux, l'architecture moderne s'est éloignée de cette vision sociale en allant se perdre dans un esthétisme redoutable qui demeurait souvent aveugle par rapport au contexte et à la culture dans lesquels il s'insérait. J'ai voulu prolonger le mouvement moderne, ses valeurs d'humanisme et de liberté, mais en essayant de les marier à la nation pour laquelle je bâtissais. C'est en ce sens que je me qualifie de «moderniste révisionniste»...

Pour reprendre l'exemple d'Habitat 67, grâce au système de modules préfabriqués assemblés à la verticale, j'ai réussi à combler l'un des rêves de la société capitaliste tout en prônant certaines valeurs collectives du modernisme: un projet équilibré dans lequel logements individuels et jardins côtoient rues extérieures et commerces, le tout en hauteur, en bordure de la ville, mais suffisamment proche de son centre et à moindre coût (puisqu'en partie fabriqué en usine).

Avez-vous su garder cette vision humaniste et collective de l'architecture tout au long de vos 40 ans de carrière?

Je crois que oui. Et même si les valeurs collectives dans lesquelles j'ai grandi se sont peu à peu effacées autour de moi, je reste politiquement et socialement engagé dans mon métier d'architecte et d'urbaniste. J'ai grandi dans un *kibboutzim*, une ferme communale où le partage des ressources collectives primait, et je reste intimement persuadé que l'avenir de nos villes repose sur le partage des infrastructures qui doivent rester collectives et non privées, et sur l'existence d'une conscience globale.

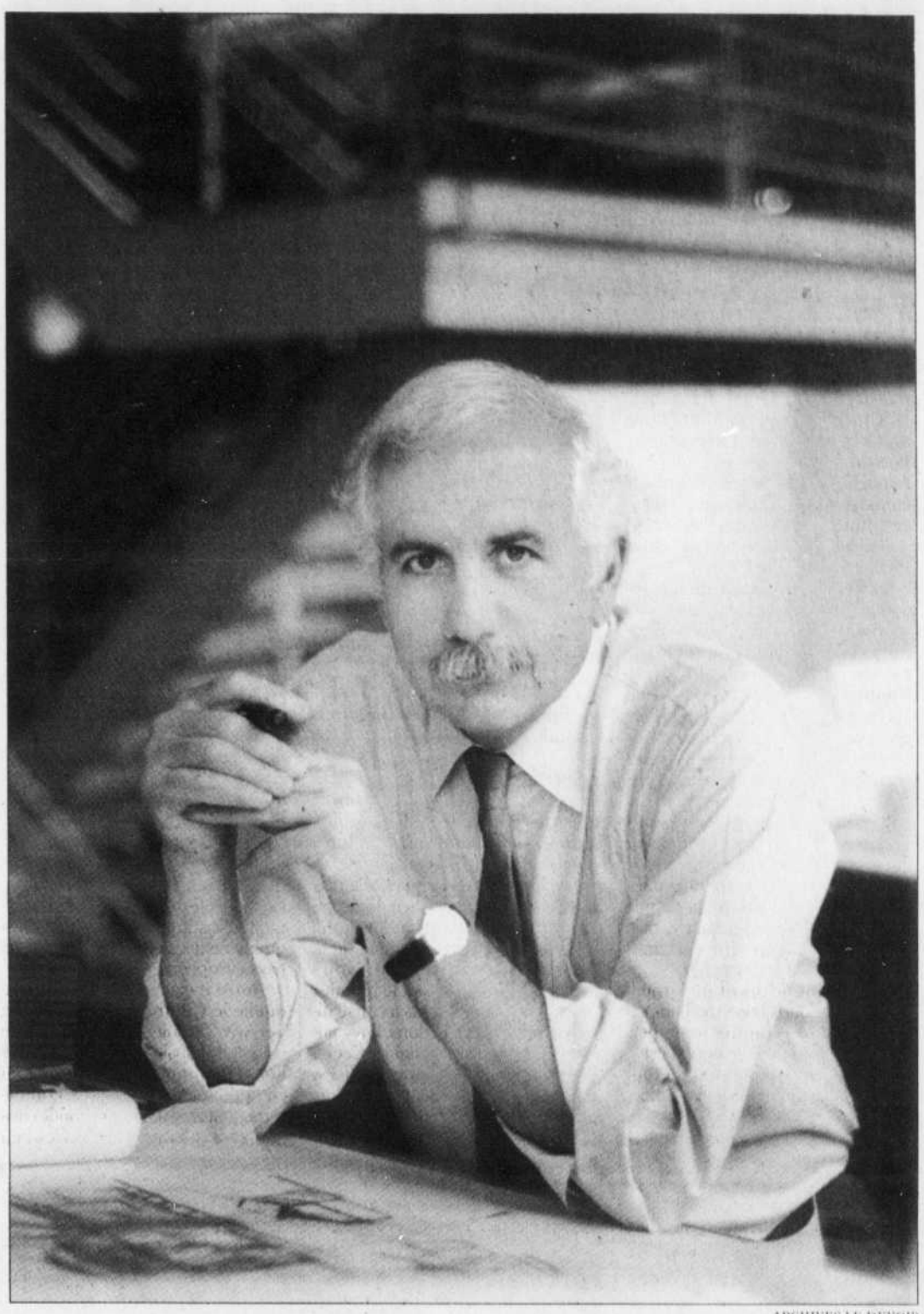
Sur quoi avez-vous travaillé pendant toutes ces années?

Au Canada, j'ai conçu comme vous le savez le nouveau Musée des beaux-arts à Ottawa, le Musée national de la civilisation à Québec, un nouveau pavillon pour le Musée des beaux-arts de Montréal, un agrandissement de l'hôtel de ville d'Ottawa, la Library Square de Vancouver et, plus récemment, le projet de réaménagement de l'aéroport Pearson de Toronto (en consortium avec d'autres architectes pour chacun des projets). Je construis un peu partout sur la planète du résidentiel, mais surtout des bâtiments à grande échelle tels que des musées, des centres culturels, des salles de concert, des aéroports, etc. L'un de mes récents projets est le Mémorial et l'Institut Yad Vashem en Israël, un immense complexe de 75 000 m² à demi enfoui sous terre qui comprend plusieurs monuments commémoratifs, un musée historique et un important centre d'archives et de recherche sur la Shoah. Cette œuvre, au même titre que les autres, repose encore une fois sur l'équilibre entre l'architecture et l'humain, l'environnement physique et le contexte socioculturel dans lequel le projet prend racine.

Aimeriez-vous retravailler à Montréal?

Oui! Surtout à des projets d'habitation et des commandes publiques. Je suis assez déçu par ce qui se fait en ce moment. Certains projets montréalais manquent d'audace, de caractère, alors qu'à Toronto c'est le contraire, on joue la carte du *star-system* international en commandant des édifices à de grands architectes qui laissent dans la ville toute sortes d'objets architecturaux agressifs et oppressants, sans se soucier des conséquences. J'aimerais proposer quelque chose entre les deux, quelque chose d'humain avec une vision moderne révisée et engagée.

Collaboratrice du Devoir



ARCHIVES LE DEVOIR

«J'ai grandi dans un *kibboutzim*, une ferme communale où le partage des ressources collectives primait, explique l'architecte Moshe Safdie, et je reste intimement persuadé que l'avenir de nos villes repose sur le partage des infrastructures qui doivent rester collectives et non privées.»

MONTRÉAL

La modernité honorée

De capitale industrielle à métropole moderne, Montréal tente aujourd'hui de se doter d'un titre qui honore la métropole israélienne

Tel-Aviv figure sur la liste des villes du patrimoine mondial. Justification d'une telle inscription: la ville blanche représente la synthèse des diverses tendances du mouvement moderne en matière d'architecture et d'urbanisme, au début du XXe siècle. Dans l'espoir d'accéder à cette liste prisée, Montréal désire également faire ressortir cette notion de «métropole moderne» qui la caractérise ainsi que son rôle, à une certaine époque, de moteur de l'économie canadienne. Quelques représentants d'organismes de tous horizons étudient la légitimité d'une pareille revendication. Ils en discuteront lors d'une table ronde au Centre de design de l'UQAM, le 6 octobre à 18h30.

DAPHNÉ ANGIOLINI

Ce n'est pas le premier événement de ce genre à voir le jour. Héritage Montréal avait déjà, en 1995, convoqué une rencontre avec des intervenants d'organismes divers pour discuter de l'ajout de Montréal à la liste des villes du patrimoine mondial, où figurent déjà quelque 812 sites choisis par l'UNESCO selon des critères bien stricts. C'est le début d'une réflexion sur la promotion de Montréal en tant que métropole industrielle. *«Quand on pense patrimoine mondial, on imagine des belles villes de Toscane, des villages pittoresques. Mais on oublie que cette notion a évolué et qu'elle peut s'associer à des activités comme l'industrie, le commerce, les échanges culturels ou les contacts entre les peuples d'Europe et ceux d'autres continents»*, soutient Dinu Bumbaru, directeur des politiques à Héritage Montréal et secrétaire général du International Council on Monuments and Sites (ICOMOS), un organisme qui analyse, entre autres, les dossiers que reçoit l'UNESCO.

Montréal, plaque tournante

Le milieu montréalais souhaite promouvoir la ville en étudiant la notion de «Montréal, plaque tournante», une thématique découlant de la réflexion initiée en 2001 par la Société de développement de Montréal, qui tente alors de faire le point sur les travaux entamés précédemment. On souhaite également déterminer les sites ou les éléments du patrimoine montréalais qui sont susceptibles de se retrouver sur la liste du patrimoine mondial.

L'importance des rapides de Lachine dans l'histoire de Montréal refait surface. Selon cette étude, ce site naturel aurait joué un rôle primordial dans le développement commercial de Montréal puisqu'il faisait office de point de rupture. Le titre de «site du patrimoine mondial» s'applique aux biens immobiliers, tels un site archéologique, un bâtiment, une route, un paysage, etc. *«Les rapides de Lachine représentaient le moment où il fallait quitter le bateau pour prendre un autre moyen de transport. Il était impossible de traverser les rapides de Lachine en bateau. C'est la raison pour laquelle M. de Maisonneuve s'est arrêté à Montréal et c'est pourquoi, au milieu du XXe siècle, on a construit la voie maritime»*, affirme Gilles Morel, directeur de promotion et de mise en valeur du Vieux-Montréal à la Société de développement de Montréal.

Ce dernier soutient également que les arrêts obligatoires des bateaux européens au port de Montréal représentent l'élément premier de l'activité économique de la ville. *«Les gens d'Europe descendaient à Montréal et repartaient ensuite à pied ou en canot pour mener leurs marchandises vers le reste du Canada. Par la suite, on a développé un réseau ferroviaire à partir de Montréal pour aller vers l'ouest.»* Selon cette hypothèse, Montréal aurait joué le rôle de capitale économique du Canada de 1642 jusqu'au milieu du XXe siècle.

Aucun des intervenants n'a la prétention d'affirmer avec certitude que ces éléments du patrimoine montréalais justifient une nomination de la ville. Ils tentent simplement d'évaluer si Montréal peut se positionner en tant que lieu de contact qui a forgé l'histoire du commerce canadien et qui, par les échanges entre différentes cultures, a favorisé l'immigration et construit la métropole que l'on connaît de nos jours. *«Il ne faut pas juste chercher un passé héroïque. Il faut évaluer la place de Montréal dans le réseau mondial d'échanges commerciaux au XIXe siècle»*, souligne Dinu Bumbaru.

Montréal, métropole moderne

Au XIXe siècle, Montréal avait un centre-ville: le Vieux-Port. Les entrepôts portuaires du XIXe siècle, lieux où les commerçants exposaient leurs marchandises, ornent encore aujourd'hui le paysage. *«Beaucoup de spécialistes trouvent ces entrepôts exceptionnels par leur construction. C'est la tradition de la pierre taillée exploitée au-delà de la forme traditionnelle des pierres empilées. Il y a des piliers très fins, beaucoup de vitres. C'est presque de l'architecture moderne»*, lance Dinu Bumbaru.

Ces entrepôts sont donc susceptibles d'être ajoutés à la liste, car les vestiges illustrent bien l'époque de «Montréal, plaque tournante», en plus de rendre compte de l'évolution de la ville, lorsqu'on les compare aux structures modernes du nouveau centre-ville, lequel s'est déplacé vers le nord-ouest au XXe siècle. Y seront construites des œuvres architecturales telles que Habitat 67, la Place Ville-Marie ou le Montréal souterrain. Le passage d'une capitale industrielle à une métropole moderne est donc palpable. *«Dans les années 1960, Montréal est citée par nombre d'observateurs comme étant une grande métropole moderne. Pleins de projets s'organisent. Le point de départ de la ville souterraine est le moment où on relie la Place Ville-Marie et la gare centrale. Ensuite, on bâtit au sud la Place Bonaventure et on allonge la ville souterraine à partir de la gare centrale»*, explique Gilles Morel.

Selon Dinu Bumbaru, certaines villes asiatiques se sont inspirées de cette architecture souterraine, par exemple Séoul ou Tokyo.

Le président des politiques de Héritage Montréal signifie également que Habitat 67 est l'expression d'une *«habitation préfabriquée et modulaire»* qui illustre la volonté de réduire les coûts de l'habitation pour offrir des conditions de vie intéressantes au plus grand nombre. *«Habitat 67 est dans les traités d'histoire d'architecture du XXe siècle. Il est un des bâtiments canadiens reconnus à l'échelle internationale.»*

La Politique du patrimoine

Montréal est l'une des premières grandes villes nord-américaines à s'être dotée, en juin dernier, d'une Politique du patrimoine. Un des volets du document concerne l'engagement de la Ville à poursuivre les démarches en vue de l'inscription de Montréal sur la liste du patrimoine mondial. *«Ce dépôt vient confirmer à nouveau notre volonté d'un positionnement de la ville. Nous allons poursuivre le travail»*, affirme Francine Senécal, vice-présidente du comité exécutif et responsable de la culture et du patrimoine. Et quelles seront les mesures concrètes qui viendront affirmer cet engagement? *«On a fait des démarches auprès du gouvernement du Québec et du Canada. Le maire de Montréal a écrit aux ministres responsables pour leur demander de poursuivre les démarches. De plus, un des premiers engagements de Montréal est d'agir comme un propriétaire exemplaire. La Ville s'engage à préserver son patrimoine et à investir pour le protéger»*, souligne Mme Senécal. La candidature de Montréal en tant que ville du patrimoine doit en effet être présentée à l'UNESCO par le gouvernement fédéral, car ce sont les pays membres de la Convention de 1972 — il y en a 180 au total — qui en ont la responsabilité.

La Ville poursuit les démarches en vue de l'inscription de Montréal sur la liste du patrimoine mondial

En 1985, la Ville de Québec — plus particulièrement le district historique — est venue allonger la liste du patrimoine mondial. D'après Serge Viau, directeur général adjoint au développement durable de la Ville de Québec, le plus grand impact d'une telle nomination se trouve dans la prise de conscience par les résidants de la valeur du patrimoine.

Collaboratrice du Devoir

COMITÉ QUÉBEC-ISRAËL
QUEBEC ISRAEL COMMITTEE
AFFILIÉ AU COMITÉ CANADA-ISRAËL • AFFILIATED WITH THE CANADA ISRAEL COMMITTEE

Le Comité Québec-Israël est heureux de s'associer à l'exposition organisée par le Centre de design de l'Université du Québec à Montréal sur le thème «Tel Aviv, la Ville Blanche». L'UNESCO a reconnu le 3 juillet 2003 la ville de Tel Aviv comme faisant partie de l'un des sites du patrimoine mondial.

Nous vous souhaitons beaucoup de plaisir lors de cette exposition.

Les Membres du Conseil d'Administration du Comité Québec-Israël

Le Centre de design de l'Université du Québec à Montréal
est très heureux et très fier de présenter

TEL AVIV
LA VILLE BLANCHE

EXPOSITION
LE MOUVEMENT MODERNE À TEL AVIV, ARCHITECTURE 1931–1960
du 9 septembre au 9 octobre 2005
Centre de Design de l'UQAM
Entrée libre du mercredi au dimanche de 12h à 18h.
1440, rue Sanguinet, Métro Berri-UQAM
Renseignements : (514) 987-3395 / www.centrededesign.uqam.ca

EXPOSITION
FRAGMENTS D'UN STYLE, YIGAL GAWZE, PHOTO-REPORTER
du 9 septembre au 2 octobre 2005
Monopoli, galerie d'architecture
181, rue Saint-Antoine Ouest, Montréal (Québec)
Renseignements : (514) 238-5859

CONFÉRENCES
Le Centre de design, en collaboration avec l'École de design de l'Université du Québec à Montréal / DESS en Connaissance et sauvegarde de l'architecture moderne et le Conseil du patrimoine de Montréal présentent :

le 8 septembre à 16 heures, salle DE.3240 (en anglais)
Madame Nitza Szmuk, architecte et commissaire de l'exposition *Le mouvement moderne à Tel Aviv. Architecture de 1931 à 1960;*

le 14 septembre à 18 heures 30, salle DE.3240 (en anglais)
Madame Peera Goldman, architecte, *La conservation du patrimoine de la Ville de Tel Aviv-Jaffa;*

le 6 octobre à 18 heures 30
TABLE RONDE
Montréal ville du patrimoine mondial ?
Avec la participation de responsables du patrimoine à l'échelle municipale, fédérale et internationale.

CENTRE DESIGN

MONOPOLI GALERIE D'ARCHITECTURE

UQÀM

Le gouvernement du Québec est heureux de s'associer au gouvernement d'Israël pour présenter à Montréal et au Québec, en première mondiale hors Israël, une vitrine culturelle consacrée à un exemple unique d'architecture : *la Ville Blanche, Tel Aviv.*

C'est avec beaucoup d'enthousiasme que nous invitons les Québécoises et les Québécois à visiter les expositions et à participer aux conférences publiques consacrées à ce trésor d'architecture moderne où des centaines d'immeubles, construits dans le plus pur style Bauhaus, intègrent et illustrent les différentes tendances qui ont marqué le XXe siècle.

Pendant plus d'un mois, le Québec pourra vibrer aux accents d'une culture solidement ancrée dans l'une des plus riches et des plus anciennes traditions humaines, tout en étant résolument tournée vers l'avenir. Le Centre de design de l'UQÀM, principal instigateur de cette vitrine, et ses partenaires, la Galerie Monopoli et DOCOMOMO-Montréal, permettront aux visiteurs d'apprécier une réussite urbanistique exceptionnelle où fonctionnalité, design cubique, toits plats et zones ouvertes déterminent l'espace urbain. L'œuvre du grand photographe Yigal Gawze participe notamment au tour d'horizon de ce joyau de la Méditerranée.

La Ville Blanche, Tel Aviv, témoigne des échanges fructueux entre le Québec et Israël. Cette vitrine ouverte sur une collectivité vivante et créative, accueillie par l'UNESCO en 2003 au sein des Villes du patrimoine culturel mondial, contribuera à renforcer les liens entre nos deux cultures.

La ministre de la Culture et des Communications,
Ministre responsable de la région de Montréal

Line Beauchamp

La ministre des Relations internationales,
Ministre responsable de la Francophonie,
Ministre responsable de la région de l'Estrie

Monique Gagnon-Tremblay

Design : Stéphane Huot

Cette exposition bénéficie du soutien de :

Québec

ISRAËL

Suburban

PROMENT

David J. Azrieli, C.M., C.Q., M. Arch.

Fondation de la Famille Thomas O. Hecht

MP REPRODUCTIONS inc.

SICO